

## Tradition horizontale et tradition verticale : réflexions ecclésiastiques à partir de l'introduction de Schwartz à son édition de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe<sup>3</sup>

par  
Christophe GUIGNARD  
(Universités de Lausanne et de Bâle)

[Ed. Schwartz], pur senza preoccuparsi di dare una teoria generale, è stato il pioniere della nuova critica testuale: la sua edizione della Storia Ecclesiastica di Eusebio rimarrà, per tal genere di indagini, paradigmatica.

G. Pasquali<sup>4</sup>

Aborder l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, c'est se trouver face à deux monuments: d'une part, celui que constitue l'*Histoire ecclésiastique* elle-même, en tant qu'ouvrage fondateur d'un genre appelé à devenir si fécond et source essentielle sur les premiers siècles chrétiens; d'autre part, l'édition qu'en a donnée Eduard Schwartz, unanimement célébrée pour sa qualité et sa rigueur philologique, si bien que, cent ans après la parution du dernier volume (1909), elle ne semble pas près d'être remplacée — elle a d'ailleurs été réimprimée dans la nouvelle série de la collection *GCS* (1999)<sup>5</sup>. Dans un article qu'il lui a récemment consacré, avec, pour sous-titre: « eine vorbildliche Edition », F. Winkelmann soulignait ses qualités: fiabilité des collations, établissement bien réfléchi du texte, jusque dans les détails, précision de l'apparat, étude exemplaire des témoins du texte et de leurs groupes<sup>6</sup>.

L'éditeur des œuvres dont l'*Histoire ecclésiastique* est un témoin indirect voit ainsi sa tâche grandement facilitée. J'en ai moi-même fait l'expérience en préparant une nouvelle édition de la lettre de Julius Africanus à Aristide (CPG 1692), dont le texte doit être reconstitué à partir d'une part d'une longue citation transmise par l'*Histoire ecclésiastique* (I, 7) et d'autre part des bribes d'une seconde citation eusébienne, que contenaient les *Questions évangéliques*, dont l'original est aujourd'hui perdu<sup>7</sup>; les deux citations se recoupent partiellement. Pour l'*Histoire ecclésiastique*, le texte de Schwartz offre une base de travail très appréciable; les sondages effectués dans les cinq manuscrits que j'ai pu consulter ont confirmé la fiabilité de ses collations: je n'ai dû corriger ses données que sur quelques points de détail; de même, le

<sup>3</sup> Ces pages reprennent une présentation faite lors d'une rencontre du groupe romand de l'AELAC à Lausanne, le 5 décembre 2009, qui développait des réflexions esquissées dans ma thèse de doctorat (*La lettre de Julius Africanus à Aristide sur la généalogie du Christ. Analyse de la tradition textuelle, édition enrichie d'un fragment inédit, traduction et étude critique*, sous la direction des prof. R. Gounelle et L. Canfora, Strasbourg, Faculté de théologie protestante – Bari, Facoltà di lettere e filosofia, 2009), à paraître fin 2010 ou début 2011 dans la collection *Texte und Untersuchungen der altchristlichen Literatur*. Mes remerciements vont aux participants pour leurs remarques.

<sup>4</sup> G. PASQUALI, *Storia della tradizione e critica del testo*, Firenze, Felice Le Monnier, 1934, p. XX. Je renverrai désormais à la deuxième édition, parue chez le même éditeur en 1952.

<sup>5</sup> *Eusebius Werke*, 2. Bd: *Die Kirchengeschichte*, herausgegeben von Eduard SCHWARTZ. *Die lateinische Übersetzung des Rufinus*, bearbeitet von Theodor MOMMSEN, 3 vol. (*Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte* 9/1-3), Leipzig, J. C. Hinrichs, 1903-1909; 2., unveränderte Auflage von Friedhelm WINKELMANN (*GCS N.F.* 6/1-3), 1999. Le texte de Schwartz a été repris à quelques détails près par Bardy (*Sources chrétiennes* 31. 41. 55. 73, 1952-1960).

<sup>6</sup> F. WINKELMANN, « Eduard Schwartz, Eusebius Werke: Die Kirchengeschichte (*GCS IX/1-3*, Leipzig 1903-1909). Eine vorbildliche Edition », *Zeitschrift für antikes Christentum* 8 (2004), p. 77.

<sup>7</sup> Le résumé grec de l'ouvrage a fait l'objet d'une édition toute récente par C. ZAMAGNI, *Eusèbe de Césarée, Questions évangéliques* (*Sources chrétiennes* 523), Paris, Cerf, 2008

choix des variantes paraît très sûr et se voit généralement confirmé par la tradition parallèle des *Questions évangéliques* là où j'ai pu en citer des témoins restés inconnus de Schwartz. J'en donnerai plus loin un exemple. La prudence commande toutefois, avant de prendre appui sur une édition, aussi bonne fût sa réputation, de considérer la méthode employée. Or, quiconque ouvre la monumentale introduction de Schwartz, qui occupe une bonne moitié du troisième et dernier volume de son édition, y trouve une étude exemplaire de la tradition d'un texte, mais est aussi confronté à une approche particulière et à des réflexions méthodologiques d'un grand intérêt. Le but, fort modeste, de ces pages est essentiellement d'en recueillir la teneur et de prolonger quelque peu la réflexion sur les principes de l'ecdotique.

L'étude des manuscrits a permis à Schwartz d'en identifier sept principaux, dont dépendent, directement ou indirectement, tous les autres<sup>8</sup>:

- A *Parisinus gr.* 1430, saec. XI
- T *Laurentianus gr.* 70, 7, saec. X/XI
- E *Laurentianus gr.* 70, 20, saec. X
- R *Mosquensis Synodalis* 50, saec. XII
- B *Parisinus gr.* 1431, saec. XI/XII
- D *Parisinus gr.* 1433, saec. XI/XII
- M *Marcianus gr.* 338 (585), saec. X<sup>9</sup>

A ces témoins grecs viennent s'ajouter des versions anciennes: une version syriaque ( $\Sigma$ )<sup>10</sup>, sans doute réalisée au début du V<sup>e</sup> siècle<sup>11</sup>, qui a elle-même servi de base à une traduction arménienne<sup>12</sup>, et une version latine de Rufin ( $\Lambda$ ), qui poursuit le récit jusqu'à la mort de Théodose (395)<sup>13</sup>.

La question de la tradition de l'*Histoire ecclésiastique* et plus particulièrement des groupements de manuscrits est étroitement liée à celle de l'histoire de la publication de l'ouvrage. Il n'est évidemment pas possible d'aborder ici cet aspect, mais il est indispensable d'en dire quelques mots. En effet, la tradition manuscrite témoigne d'un certain nombre d'ajouts ou d'omissions qui s'expliquent non par des accidents survenus au cours de la transmission, mais comme des témoignages de l'évolution de l'ouvrage sous la plume d'Eusèbe lui-même, au fil d'éditions successives<sup>14</sup>. Outre ces traces présentes dans les manuscrits, des critères internes, évidemment plus difficiles à manier, ont aussi été utilisés pour reconstituer les différentes éditions publiées par Eusèbe. Le débat porte essentiellement sur le contenu et la date des ces éditions, en particulier de la première: après la Grande persécution, comme le voulait

<sup>8</sup> Ce nombre pourrait cependant être ramené à six, comme Schwartz lui-même l'écrit dans les prolégomènes à son *editio minor* de l'*Histoire ecclésiastique* (*Eusebius. Kirchengeschichte*, Kleine Ausg., Berlin, Akademie Verlag, 1952<sup>3</sup>, p. V). Il établit en effet que R représente une recension plus récente, qui a été éditée directement sur les modèles de E et de A, si ce n'est pas sur ces manuscrits eux-mêmes (*GCS* 9/3, p. CXXIV).

<sup>9</sup> Selon Schwartz, ce manuscrit daterait, au plus tôt, du XII<sup>e</sup> siècle et l'impression d'ancienneté qui s'en dégage serait le fruit de l'imitation (*GCS* 9/3, p. XXII). Cependant, E. MIONI identifie trois mains différentes, dont la première, à qui seraient dus les folios contenant le texte d'Eusèbe, serait du milieu du X<sup>e</sup> siècle (*Bibliothecae Divi Marci Venetiarum codices Graeci manuscripti. Thesaurus Antiquus*, vol. 2 [*Indici e cataloghi* n.s. 6], Roma, Istituto poligrafico dello Stato, 1985, p. 88s.).

<sup>10</sup> W. WRIGHT – N. MCLEAN, *The Ecclesiastical History of Eusebius Pamphili, 265-339, Bishop of Caesarea*, Syriac text, edited from the Manuscripts in London and St Petersburg, with a collation of the ancient Armenian version by Adalbert MERX, Cambridge, University Press, 1898 (repr. Amsterdam, Philo Press, 1975; Piscataway, NJ, Gorgias Press, 2003); traduction allemande d'E. NESTLE, *Die Kirchengeschichte des Eusebius (Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur 21/2)*, Leipzig, J. C. Hinrichs, 1901.

<sup>11</sup> Voir Schwartz, *GCS* 9/3, p. XLII.

<sup>12</sup> A. V. ČAREAN, *Ewsebiosi Kesarac'woy Patmowt' iwn ekelec'woy, yealec' yasarwoyn i hay i hingerord darow*, parzabaneal nor t' argmanowt' eamb i yoybn bnagrën, I Venetik, I vans Sowrb Lazarow, 1877.

<sup>13</sup> La version de Rufin, éditée par Mommsen, se lit en regard du texte grec de Schwartz.

<sup>14</sup> La liste de ces éléments est donnée par Schwartz, *GCS* 9/3, p. XLVII-XLIX.

Schwartz<sup>15</sup>, ou avant, comme Laqueur<sup>16</sup> et, plus récemment Barnes<sup>17</sup>, l'ont défendu ? Il ne semble pas tout à fait clos, même si l'on en revient actuellement à des positions proches de celles de Schwartz (Louth<sup>18</sup>, Burgess<sup>19</sup>).

Je me limiterai ici aux faits les plus certains, en me contentant d'une présentation très schématique : les manuscrits ATER semblent témoigner d'une édition antérieure à celle dont dérivent les versions et les manuscrits BDM. Un seul exemple suffira : dans ATER, Licinius apparaît souvent aux côtés de Constantin ; dans BDM et les versions, il tend par contre à disparaître. Cette *damnatio memoriae* témoigne selon toute vraisemblance d'une révision faite par Eusèbe postérieurement à la rupture entre Constantin et son coempereur, survenue en 323-324. La tradition manuscrite garde donc la trace de deux états différents du texte. Les diverses hypothèses relatives aux éditions de l'*Histoire ecclésiastique* s'accordent à y reconnaître la dernière et l'avant-dernière édition. Pourtant, ATER ne saurait représenter directement l'avant-dernière édition. En effet, celle-ci ne pouvait contenir le récit du retournement de Licinius contre Constantin et de sa fin. Or les chapitres qui y sont consacrés (X, 8-9) figurent aussi bien dans ATER que dans BDM et les versions. Les manuscrits ATER dérivent en fait, selon Schwartz, d'une édition très ancienne, quoique postérieure à Eusèbe<sup>20</sup>. L'origine même d'ATER illustre ainsi un phénomène dont Schwartz s'est attaché à montrer l'importance centrale dans l'histoire du texte de l'*Histoire ecclésiastique* : la production continue de nouvelles recensions du texte.

Dès la première page de son avant-propos, Schwartz invite en effet à rompre avec les conceptions courantes de l'histoire d'un texte : c'est-à-dire une évolution verticale à partir d'un archétype commun, qui trouverait son illustration appropriée dans un stemma, selon la méthode à laquelle le nom de Lachmann reste attaché, assez improprement, comme l'a montré Timpanaro<sup>21</sup>. L'*Histoire ecclésiastique* est aux yeux de Schwartz un exemple particulier de l'inadéquation de cette méthode et du peu de profit qu'on tire en établissant des stemmas et en identifiant les meilleurs manuscrits. En grande partie, affirme-t-il, les manuscrits d'un texte grec en prose ne sont pas des copies mécaniques, mais des *ἐκδόσεις*, des recensions, établies au moyen de collations et de conjectures<sup>22</sup>.

ATER représente ainsi une recension ancienne et particulièrement complexe, puisqu'elle mêle deux éditions successives de l'*Histoire ecclésiastique*. Schwartz identifie cependant bien d'autres recensions, plus ou moins importantes ou diffusées. En effet, ATER et BDM constituent deux groupes bien distincts et cohérents en ce qui concerne les modifications voulues par Eusèbe lui-même. Lorsque l'on considère les variantes individuelles, ATER et BDM continuent certes de former des groupes d'une certaine homogénéité, mais, dans ce domaine, les manuscrits s'accordent souvent selon d'autres configurations. Or, si certaines d'entre elles

---

<sup>15</sup> Voir Schwartz, *GCS* 9/3, p. XLVII-LXI ; il a également résumé ses conclusions dans l'art. « Eusebios » écrit pour la *RE*, 6, col. 1401-1406.

<sup>16</sup> R. LAQUEUR, *Eusebius als Historiker seiner Zeit (Arbeiten zur Kirchengeschichte 11)*, Berlin, W. de Gruyter & co., 1929, p. 210-212 (première édition avant 303).

<sup>17</sup> T. D. BARNES, « The Editions of Eusebius' *Ecclesiastical History* », *Greek, Roman and Byzantine Studies* 21 (1980), p. 191-201.

<sup>18</sup> A. LOUTH, « The Date of Eusebius' *Historia Ecclesiastica* », *Journal of Theological Studies* 41 (1990), p. 111-123.

<sup>19</sup> R. W. BURGESS, « The Dates and Editions of Eusebius' *Chronici canones* and *Historia ecclesiastica* », *Journal of Theological Studies* 48 (1997), p. 471-504.

<sup>20</sup> Voir Schwartz, *GCS* 9/3, p. XLIX-LII.

<sup>21</sup> Selon la jolie formule de G. W. MOST dans son introduction à la traduction anglaise de *La genesis del metodo di Lachmann* (Padova, Liviana Editrice, 1985<sup>3</sup>) : « In short, Timpanaro demonstrated, once for all, both that "Lachmann's method" was not in fact Lachmann's method (for he did not invent it) and that Lachmann's method was not in fact "Lachmann's method" (for he did not apply it consistently) » (S. TIMPANARO, *The Genesis of Lachmann's Method*, Chicago, University of Chicago Press, 2005, p. 11 ; c'est à cette édition anglaise, enrichie d'utiles compléments, que je renverrai désormais). L'usage étant bien établi, je continuerai toutefois à parler de « méthode de Lachmann ».

<sup>22</sup> Schwartz, *GCS* 9/3, p. IX.

sont des sous-groupes d'ATER et de BDM, comme on s'y attend dans la perspective d'une diramation de la tradition, d'autres sont transversales.

Il ne serait pas utile de présenter ici toutes les recensions identifiées par Schwartz. Un exemple illustrera à la fois le principe et sa complexité : celui du groupe BDM. Notons tout d'abord qu'il faut soigneusement distinguer entre groupe et recension : pour en rester à l'exemple de BDM, la recension BDM est un type de texte qui est à la base des manuscrits B, D et M, mais qui ne correspond pas toujours à l'accord de ces trois manuscrits ; et ce, non seulement en raison d'erreurs propres à chacun des manuscrits B, D et M, mais aussi — et surtout — en raison de l'influence horizontale d'autres traditions textuelles. De fait, le groupe BDM se scinde assez régulièrement en deux : BD d'un côté, M de l'autre<sup>23</sup>. M est souvent le seul de son groupe, ou même de l'ensemble des manuscrits retenus par Schwartz, à conserver le meilleur texte. Il n'est pas rare en effet que B et D s'accordent sur une mauvaise leçon. M dépend donc apparemment d'un modèle ancien, rattaché à la recension BDM. Cependant, de tous les manuscrits, M est aussi celui qui transgresse le plus souvent les frontières de son groupe pour s'accorder avec ATER. A ces accords, s'ajoute la présence dans M d'une partie des éléments propres à la recension ATER, notamment un recueil d'éditions ajoutés au livre X (ch. 5-7)<sup>24</sup>. Il faut en conclure qu'un ancêtre de M a été corrigé d'après un manuscrit de la famille ATER. Schwartz distingue par ailleurs une recension BD, assez récente et de piètre qualité. Ainsi, le cas de BD et M illustre à merveille la complexité des relations qu'il met en évidence. Lorsque M se détache de BDM pour se ranger aux côtés d'ATER, BD peuvent représenter seuls la recension BDM. Cependant, comme je viens de l'indiquer, BD représentent également une recension plus récente. Ainsi, une leçon attestée par BD peut remonter soit à l'excellente recension BDM, soit à la médiocre recension BD. J'ajouterai, par souci d'exhaustivité, que Schwartz met encore en évidence une recension DM, elle aussi récente et médiocre<sup>25</sup>.

Face au nombre de recensions que Schwartz identifie au fil des pages de son introduction, le lecteur a de quoi être déconcerté, sinon, au premier abord, dubitatif. Il n'en est pas moins vrai que les manuscrits s'accordent selon des constellations si fluctuantes que cette approche s'avère parfaitement adaptée à son objet et que toute reconstitution purement verticale de la tradition du texte serait impossible. Le témoignage des versions prouve en outre qu'une partie non négligeable des fautes de copies et des interpolations qui se rencontrent dans nos manuscrits grecs remonte au IV<sup>e</sup> siècle. Qui plus est, pratiquement toutes les recensions identifiées par Schwartz partagent à l'occasion quelque bonne ou mauvaise leçon avec l'une ou l'autre version, ou les deux. Il faut en conclure que non seulement tous nos manuscrits sont contaminés, mais encore que le processus de contamination était déjà à l'œuvre au IV<sup>e</sup> siècle, puisque les versions également en témoignent<sup>26</sup>.

Dès lors, le renoncement au stemma s'avère parfaitement logique et justifié : l'existence de diverses recensions, leur entrecroisement et leur superposition dans les manuscrits supposent une histoire trop complexe non seulement pour qu'il soit envisageable de la représenter sous forme stématique, mais surtout pour qu'il soit possible de la retracer. Une représentation géométrique plus appropriée d'une telle tradition serait, me semble-t-il, à chercher du côté des diagrammes de Venn : les différentes recensions sont comparables à différents ensembles qui se superposent, puisqu'un manuscrit porte les traces de plusieurs recensions. L'on pourrait par exemple illustrer les diverses recensions dont témoignent les manuscrits BDM de la façon suivante :

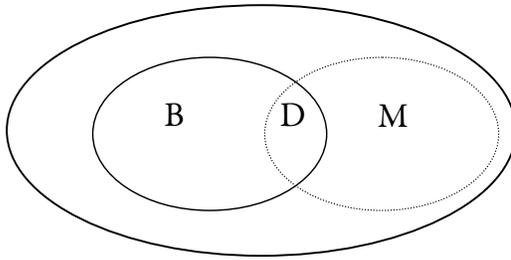
---

<sup>23</sup> Sur BD et la recension BD, voir Schwartz, *GCS* 9/3, p. LXXVII-LXXXII et XCIII-CIII ; sur M, voir en part. p. LXXVI-LXXXVIII, LXXXII-LXXXV, LXXXVII, CIV et CXXVII.

<sup>24</sup> En outre, M contient la conclusion du livre IX dans l'avant-dernière édition, qui manque dans BD.

<sup>25</sup> Schwartz, *GCS* 9/3, p. LXXXII et CIII.

<sup>26</sup> Cf. G. PASQUALLI, *op. cit.* (n. 4), p. 141.



Une telle représentation aurait cependant des limites évidentes dès lors qu'elle prendrait en compte un nombre élevé de recensions.

Schwartz justifie son approche par des remarques méthodologiques ; le ton en est très polémique : le renoncement au stemma et à la reconstitution d'un archétype n'est pas simplement justifié en raison de leur inadéquation à une tradition surcontaminée comme l'est celle de l'*Histoire ecclésiastique*. Ce sont ces concepts mêmes qui sont mis en cause. Non seulement Schwartz rejette l'usage du stemma comme une sorte de joujou philologique, mais, d'une façon plus surprenante encore, il écarte l'idée que les fautes communes à tous les manuscrits<sup>27</sup> remonteraient à « l'archétype commun ». Sans récuser la justesse de cette conception dans le cas d'une œuvre dont les manuscrits médiévaux dépendent d'un seul exemplaire antique, il la considère comme erronée lorsque l'on a affaire à une tradition riche. Dans ce cas, les fautes communes à tous les témoins s'expliqueraient essentiellement par transmission horizontale. Voici ses propres termes :

A quoi sert-il de simuler un archétype et de dessiner un arbre généalogique, si les groupements des manuscrits qui s'entrecroisent et l'apparition de bonnes leçons çà et là prouvent que des exemplaires appartenant à une tradition particulière réapparaissent sans cesse et que les manuscrits, clairement reliés dans l'arbre généalogique, étaient plus ou moins corrigés d'après ceux-ci ? Plus importante que ces jeux avec des archétypes et des arbres généalogiques est la reconnaissance du fait que dans les manuscrits et groupes de manuscrits particuliers ont conflué des traditions très différentes ... Cela nous prévient contre l'erreur fatale qui consiste à croire qu'il suffirait de mettre en évidence des interpolations dans un manuscrit ou un groupe pour les rejeter ; il faut plutôt être toujours prêt à découvrir une bonne variante dans quelque recoin éloigné<sup>28</sup>.

La dernière phrase illustre la conséquence de la conception de Schwartz en ce qui concerne le choix des variantes : l'absence de critères généalogiques ou fondés sur l'importance des témoins a pour pendant l'éclectisme. Il faut toutefois noter que Schwartz n'établit pas son texte de façon purement éclectique. En effet, en cas de désaccord entre les deux grands groupes de manuscrits, lorsque des variantes paraissent équivalentes, il donne la préférence à BDM<sup>29</sup>. Ce faisant, Schwartz applique un critère généalogique. Certes, celui-ci ne dépend pas à proprement parler d'une reconstitution stématique, mais il s'agit tout de même d'un critère issu de l'analyse de l'histoire du texte : la recension BDM reflète plus fidèlement l'original que la recension ATER, qui remonte à une édition post-eusébiennne<sup>30</sup>.

<sup>27</sup> Il en dresse la liste aux p. CXLVs. de son introduction.

<sup>28</sup> Schwartz, *GCS*9/3, p. CXLVI.

<sup>29</sup> Schwartz, *GCS*9/3, p. XCI.

<sup>30</sup> Pasquali relève le caractère implicitement stématique du raisonnement de Schwartz : l'exemplaire de la dernière édition qui, complété par les suppléments de l'avant-dernière édition, est à la base d'ATER est à l'origine du groupe et serait, selon la terminologie de P. MAAS (*Textkritik*, Leipzig, Teubner, 1960<sup>4</sup>, p. 8 [§ 8 e]), un subarchétype, tandis que la dernière édition est d'une certaine manière l'archétype (*op. cit.* [n. 4], p. 137). Cette observation est tout à fait pertinente et, bien que Schwartz ne l'ait pas fait (et, sans doute, n'ait pas voulu le faire), l'origine des groupes BDM et ATER pourrait être figurée par un stemma. Il n'en demeure pas moins que la préférence accordée à BDM ne dépend pas de sa place dans l'arbre généalogique, mais du caractère secon-

Le texte de la citation de la *Lettre à Aristide* fournit un exemple qui illustre le bien-fondé de ce principe. Lorsqu'Africanus pose le problème de la différence entre les généalogies que les évangélistes Matthieu et Luc attribuent à Jésus, il s'intéresse en particulier aux grands-pères de Joseph, qui vont jouer un rôle important dans la solution qu'il s'apprête à proposer et qui consiste dans la réunion des deux lignées par le principe du lévirat (Dt 25, 5-10; voir *H.E.* I, 7, 2ss.). Après avoir indiqué que chez Matthieu, c'est Matthan qui est le troisième nommé si l'on compte à partir de Joseph, il en vient à la généalogie lucanienne : ἀπὸ δὲ Νάθαν τοῦ Δαυὶδ κατὰ Λουκᾶν ὁμοίως τρίτος ἀπὸ τέλους Μελχι· Ἰωσήφ γὰρ υἱὸς Ἡλὶ τοῦ Μελχι (*H.E.* I, 7, 5)<sup>31</sup>. A la place de Ἰωσήφ — Μελχι, qui est la leçon de BDM, appuyés par les versions, ATER ont : οὐ υἱὸς ὁ Ἡλὶ ὁ τοῦ Ἰωσήφ πατὴρ. Cette variante ne change strictement rien au sens. Schwartz la cite comme exemple particulièrement probant du fait que, généralement, les leçons d'ATER, loin d'être de simples fautes de copie, montrent que ces manuscrits dépendent d'une recension particulière, qui n'hésite pas à modifier le texte et à remplacer un terme par un synonyme<sup>32</sup>. Il se trouve que des témoins de la citation de la lettre d'Africanus dans les *Questions évangéliques*, encore inédits lorsque Schwartz a publié son édition, viennent ici confirmer son jugement. Il suffira de citer le témoignage de deux traditions syriaques indépendantes, qui remontent à deux versions de cette œuvre d'Eusèbe. L'une est transmise par Georges de Beeltan, patriarche monophysite d'Antioche (mort en 790) dans son commentaire sur Matthieu, mais il la tient de Philoxène de Mabboug (v<sup>e</sup>/vi<sup>e</sup> siècle), sans doute par l'intermédiaire de Georges, évêque des Arabes (mort en 724). L'autre tradition est attestée par des ajouts marginaux à la chaîne du moine Sévère, qui subsiste dans le *Vaticanus syr.* 103 (ix<sup>e</sup>/x<sup>e</sup> siècle)<sup>33</sup>. Or ces deux traditions supposent un original identique à BDM : *ywsp gyr 'ytwby br 'ly br mlky*, « car Joseph est fils d'Éli, fils de Melchi » (Georges de Beeltan); le texte de la chaîne de Sévère est très semblable : *ywsp lm br hly br mlky*. L'accord entre BDM et la tradition des *Questions évangéliques* confirme que la leçon d'ATER est secondaire.

Même si la préférence de principe accordée à BDM est le seul critère presque mécanique appliqué par Schwartz et qu'il est prêt, comme il le dit, « à découvrir une bonne variante dans quelque recoin éloigné » de la tradition, il faut relever que l'évaluation de la qualité des recensions, voire des manuscrits individuels, n'est pas sans relation avec ses choix<sup>34</sup>. L'éclectisme auquel la renonciation au stemma ouvre la voie est tempéré par la prise en compte des résultats de l'étude de l'histoire du texte. Ainsi, chez Schwartz, la critique du texte reste historique, pour faire écho au titre d'une contribution programmatique de Jean Irigoïn<sup>35</sup>.

---

daire de la *recension* ATER et de sa propension à apporter de petites modifications au texte (voir l'exemple donné ci-après), comme le montrent les remarques de Schwartz : « La bipartition de la tradition [en ATER et BDM], qui remonte très haut, apparaît en d'innombrables endroits et s'est d'emblée imposée à moi lorsque j'ai commencé à composer mon appareil à partir de mes collations. L'on se trouve face à deux recensions, non pas deux copies qui ne se distingueraient que par des fautes d'écriture et de lecture fortuites. Très souvent, l'expression diffère sans que le sens en soit fondamentalement altéré; le style difforme et peu concis d'Eusèbe est facile à paraphraser, mais les variations [d'ATER] se trouvent aussi dans les extraits [d'autres auteurs]. » Schwartz cite alors des cas où la tradition directe d'une œuvre citée par Eusèbe s'accorde avec ATER ou BDM; il continue : « Cependant, même là où les témoignages extérieurs font défaut, très souvent le sens, la construction, l'usage emportent la décision en faveur de BDM et confirment le soupçon qui doit peser *a priori* sur ATER en tant que postérité d'une recension post-eusébiennne » (*GCS* 9/3, p. LXIX et LXX).

<sup>31</sup> Africanus — ou plus probablement la tradition dont il dépend ici (cf. *H.E.* I, 7, 8) — suppose un texte de Lc 3, 24 non attesté par ailleurs, où les noms de Matthat et de Lévi sont omis entre Héli et Melchi.

<sup>32</sup> Schwartz, *GCS* 9/3, p. LXV.

<sup>33</sup> Les fragments eusébiens de ces deux traditions ont été édités et traduits par G. BEYER, « Die evangelischen Fragen und Lösungen des Eusebius in jakobitischer Überlieferung und deren nestorianische Parallelen. Syrische Texte, herausgegeben, übersetzt und untersucht », *Oriens christianus* n. s. 12-14 (1925), p. 30-70 (chaîne de Sévère); sér. III 1 (1927), p. 87-97 (Georges de Beeltan).

<sup>34</sup> Voir Schwartz, *GCS* 9/3, p. CXLIV.

<sup>35</sup> J. IRIGOÏN, « La critique des textes doit être historique », *La tradition des textes. Pour une critique historique (L'Ane d'or)*, Paris, Les Belles Lettres, 2003, p. 19-36 (première parution dans : E. FLORES [éd.], *La critica testuale greco-latina, oggi : metodi e problemi. Atti del convegno internazionale (Napoli 29-31 ottobre 1979)*, Roma, Ed. dell'Ateneo, 1982, p. 27-43).

Il n'en demeure pas moins que Schwartz insiste bien plus sur la transmission horizontale, par contamination, que sur la transmission verticale, par reproduction d'un modèle unique. Le propos de Schwartz est sans doute trop radical<sup>36</sup>. Tout en soulignant l'importance des remarques du philologue allemand sur le phénomène des recensions, Pasquali relève à juste titre le caractère excessif de ses attaques contre l'idée même d'archétype : « Chaque fois que les manuscrits s'accordent sur des erreurs non évidentes, il est certain qu'il y a eu un archétype. » « La lutte contre le concept d'archétype, ajoute-t-il plus loin, ne paraît pas justifiée, pour autant que ce concept soit compris *cum grano salis*<sup>37</sup>. » Sa conception est certainement plus équilibrée, en ce qu'il souligne le caractère par nature vertical de la tradition, tout en notant que la confrontation de plusieurs exemplaires par les copistes la fait devenir, également, horizontale ou transversale, phénomène qu'il compare à une tache d'huile. Les œuvres les plus lues, remarque-t-il, y étaient les plus exposées<sup>38</sup>.

La radicalité du propos de Schwartz se comprend mieux si on la met en perspective historique ; sous cet angle, elle témoigne de l'évolution de l'ecdotique. Lorsque Schwartz travaille à son édition, dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle et les premières années du XX<sup>e</sup>, l'emprise des principes lachmanniens reste très forte, même s'ils commencent à se voir remis en cause<sup>39</sup>. La tâche de l'éditeur était encore largement conçue comme consistant à remonter vers l'archétype en s'aidant des fautes communes à deux manuscrits ou davantage<sup>40</sup>. Cette méthode généalogique est, par essence, orientée vers la tradition verticale. En outre, elle tend à concevoir le processus de corruption comme mécanique et à reléguer le copiste dans un rôle passif.

Pour illustrer les dangers d'une application aveugle de la méthode de Lachmann, il n'est peut-être pas inintéressant d'évoquer rapidement un cas exemplaire, qui relève d'un tout autre type de littérature que l'*Histoire ecclésiastique*, mais qui a également bénéficié de la sagacité de Pasquali : celui des *Géoponiques*, l'unique recueil agricole grec qui nous soit

---

<sup>36</sup> Outre Pasquali, Timpanaro adresse également une telle critique au travail de Schwartz, tout en reconnaissant tout son intérêt : « L'extraordinaire valeur méthodologique des "Prolegomena" de Schwartz à son édition de l'*Histoire ecclésiastique* ne fait aucun doute ; néanmoins, Schwartz allait trop loin dans sa défiance à l'égard des classifications généalogiques basées sur les corruptions communes [à deux ou plusieurs témoins] et en considérant que la transmission horizontale (non seulement de bonnes leçons ou d'innovations délibérées, mais aussi de véritables fautes) était aussi fréquente que la transmission verticale, sinon davantage » (*op. cit.* [n. 21], p. 129).

<sup>37</sup> G. PASQUALI, *op. cit.* (n. 4), p. 136s. et 140.

<sup>38</sup> G. PASQUALI, *op. cit.* (n. 4), p. 135 et 140s. Il me semble contestable de relativiser le caractère paradigmatique de la tradition de l'*Histoire ecclésiastique* (étant entendu qu'elle ne saurait illustrer que le cas d'une œuvre importante et très diffusée dans le monde byzantin) en invoquant les particularités de son contenu, comme le fait Timpanaro, lorsqu'il écrit : « Il est vrai que les textes en prose ont en général une transmission bien moins mécanique que les textes poétiques ... Cependant, même ainsi, un texte tel que celui de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe est un cas tout à fait exceptionnel ... car il était lié à des débats théologiques et des changements d'affiliation politique et, de ce fait, était d'autant plus exposé aux modifications délibérées ; aussi est-il dangereux de lui attribuer une valeur paradigmatique » (*op. cit.* [n. 21], p. 129). Il est clair que ces facteurs, en particulier le facteur théologique (le facteur politique, pour sa part, n'intervient guère que dans les modifications apportées par Eusèbe lui-même au fil des éditions publiées de son vivant), ont joué un rôle certain dans les vicissitudes de la transmission du texte, mais la même observation s'applique à nombre de textes des premiers siècles du christianisme, à commencer par le Nouveau Testament. Qui plus est, il ne faudrait pas surestimer l'importance des questions dogmatiques dans la production de nouvelles recensions du texte eusébien : la plus grande partie des modifications introduites par les copistes sont théologiquement neutres ; elles visent généralement à améliorer le texte lui-même plutôt que sa doctrine.

<sup>39</sup> Sur le déclin de la méthode de Lachmann à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, qui présente un très intéressant parallèle avec l'évolution de la linguistique historique, marquée à la même époque par l'affirmation d'influences horizontales d'une langue à l'autre, voir S. TIMPANARO, *op. cit.* (n. 21), p. 123-128.

<sup>40</sup> L'opération ne vise pas simplement à remonter au texte le plus ancien (celui de l'archétype), mais aussi à simplifier la tâche de l'éditeur en lui permettant d'écarter les témoins que l'analyse conduit à considérer comme des copies d'autres témoins conservés (*eliminatio codicum descriptorum*). L'on a souvent dénoncé, à raison, une tendance des éditeurs lachmanniens à écarter des manuscrits sur la base d'éléments insuffisants (voir en part. G. PASQUALI, *op. cit.* [n. 4], p. 23-40), mais cet aspect n'est pas la cible de Schwartz, au contraire : l'analyse des parentés entre les manuscrits lui permet d'éliminer un grand nombre de *codices descripti* dans les p. XVII-XL de son introduction.

parvenu. L'on doit aujourd'hui encore se contenter de l'édition de Heinrich Beckh, parue en 1895, qui s'appuie sur une étude générale de la tradition manuscrite<sup>41</sup>. Le recours aux fautes communes a permis à Beckh de regrouper une tradition manuscrite foisonnante en trois familles et ce résultat reste fondamental. Les conclusions de son analyse laissent cependant songeur en ce qui concerne les rapports entre les trois manuscrits de base, M, F et L<sup>42</sup>. Ces manuscrits s'accordent sur des corruptions selon toutes les configurations possibles : M et F contre L, M et L contre F, F et L contre M. Beckh en a conclu qu'il était impossible que deux de ces familles dépendent d'un modèle commun, différent de celui de la troisième, mais que toutes trois dépendaient d'un même archétype. Ce faisant, il a cependant ignoré des faits importants : les accords entre M et F contre L sur une faute sont rarissimes, tandis que l'immense majorité des accords est entre F et L contre M<sup>43</sup>. En outre, M se singularise par un titre différent : il conserve le nom de l'auteur originel de la collection, Cassianus Bassus, tandis que F l'omet, tout comme L, et place le texte sous le patronage de Constantin Porphyrogénète (945-959). Alors que Beckh a sacrifié cette donnée essentielle, qui ne saurait être indifférente du point de vue de l'histoire du texte, à une application aveugle des principes lachmanniens, Pasquali, dans une page lumineuse, a reconnu que F témoigne d'une édition établie à la cour de cet empereur (édition constantinienne), tandis que M dérive d'une édition antérieure (édition préconstantinienne)<sup>44</sup>. De fait, tout indique que L, recueil d'extraits qui représente un stade ultérieur de l'évolution du recueil, a avec F un modèle commun différent de celui de M, qui conserve une recension plus primitive<sup>45</sup>. Les rares cas où M et F ont une corruption en commun, alors que L conserve le meilleur texte, s'expliquent par contamination ou comme des fautes indépendantes (polygénèse)<sup>46</sup>. Aussi le travail de Beckh aboutit-il à un résultat particulièrement peu heureux : basée sur l'hypothèse d'un archétype commun à M, F et L, qui n'a jamais existé, son édition offre un texte composite, qui est à sa manière une nouvelle recension du texte. La méconnaissance par l'éditeur moderne de l'intervention d'éditeurs médiévaux a ainsi, de façon toute paradoxale, rapproché son travail du leur. Une nouvelle édition gagnerait, me semble-t-il, à présenter côte à côte le texte de M et celui de F(L)<sup>47</sup>. Même si l'exemple des *Géoponiques* de Beckh ne peut être considéré comme

<sup>41</sup> *Geoponica sive Cassiani Bassi Scholastici de re rustica eclogae*, recensuit Henricus BECKH (*Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana*), Lipsiae, Teubner, 1895 ; H. BECKH, « De geoponicorum codicibus manuscriptis », *Acta seminarii philologici Erlangensis* 4 (1886), p. 261-346.

<sup>42</sup> Respectivement : *Marcianus gr.* 524, XIII<sup>e</sup> siècle ; *Laurentianus gr.* LIX, 32, XI<sup>e</sup> siècle ; *Laurentianus gr.* XXVIII, 23, XIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>43</sup> Quant aux cas dans lesquels M et L s'accordent sur une faute contre F, ils sont peu nombreux et s'expliquent aisément par une conjecture du copiste de F ou de son modèle.

<sup>44</sup> G. PASQUALI, « Doxographica aus Basiliusscholien », *Nachrichten von der Königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Philologisch-historische Klasse*, 1910, p. 212-215.

<sup>45</sup> La recension dont témoigne M représente en fait une réédition augmentée de l'ouvrage originel de Cassianus Bassus (V<sup>e</sup> ou VI<sup>e</sup> siècle), comme le montre la comparaison avec les versions arabes de son recueil. Voir mon étude « Sources et constitution des *Géoponiques* à la lumière des versions orientales d'Anatolius de Bérée et de Cassianus Bassus », dans M. WALLRAFF – L. MECELLA (éds), *Die Kestoi des Julius Africanus und ihre Überlieferung (Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur 165)*, Berlin, W. de Gruyter, 2009, p. 243-344.

<sup>46</sup> Dans l'étude citée dans la note précédente (p. 260-272), je me suis attaché à compléter la démonstration de Pasquali qui, ne traitant du problème qu'incidemment, avait formulé son hypothèse sans réfuter les arguments de Beckh en faveur d'un archétype unique. Cette idée repose en fin de compte essentiellement sur deux passages où L conserve quelques mots omis à la fois par M et par F (XVI, 21, 10 ; XVIII, 2, 3). Des deux hypothèses que j'envisageais aux p. 270s., à savoir le recours par le copiste de L ou d'un de ses modèles à un manuscrit plus complet ou la polygénèse, cette dernière solution me paraît aujourd'hui plus probable. Les omissions de M et de F résultent en effet de sauts du même au même, un type de faute que deux copistes sont susceptibles de commettre indépendamment et qui ne peuvent généralement pas être utilisées comme « Bindefehler », c'est-à-dire comme fautes permettant d'établir un lien entre deux témoins (voir P. MAAS, *op. cit.* [n. 30], p. 28).

<sup>47</sup> Il faut d'ailleurs noter que, si les deux recensions doivent être soigneusement distinguées, le témoignage de l'une peut et doit aider à corriger l'autre là où l'écart est dû non pas à une modification délibérée d'un éditeur byzantin, mais à une corruption. Si ce principe s'applique aisément à la correction du texte de M à

représentatif des éditions du XIX<sup>e</sup> siècle, il illustre les travers d'une reconstruction purement mécanique d'un archétype, qui ne fait pas justice aux témoignages que la tradition manuscrite fournit quant à l'histoire du texte. Le contraste avec le travail de Schwartz, dont l'édition de l'*Histoire ecclésiastique* est parue une dizaine d'années plus tard, est saisissant.

C'est contre une application systématique de la méthode lachmannienne, sans considérations des spécificités de chaque tradition, en particulier de son caractère plus ou moins riche et ancien, que Schwartz réagit: «L'on aime à reconstituer l'archétype commun» à partir des fautes communes à tous les manuscrits, et cette conclusion vaut lorsque tous les manuscrits médiévaux remontent à un seul exemplaire: dès lors que la tradition est riche, elle est erronée<sup>48</sup>. » Schwartz formule ainsi une critique qui sera souvent adressée à la méthode de Lachmann et qui s'appuiera notamment sur l'étude des papyri littéraires: non seulement on retrouve dans ces documents une bonne partie des variantes véhiculées par la tradition médiévale, ce qui prouve que celles-ci sont souvent d'origine très ancienne, mais encore il n'est pas rare qu'un même papyrus contienne des leçons qui se retrouvent, éparses, dans diverses branches de la tradition médiévale. Victor Martin relevait ces faits dans sa leçon inaugurale sur *Les manuscrits antiques des classiques grecs et la méthode philologique*, donnée à Genève en 1918<sup>49</sup>. «Il en résulte, affirmait-il, que les différentes branches de la tradition manuscrite médiévale d'un auteur ne peuvent être autre chose que des combinaisons diverses des éléments fournis par la tradition antique<sup>50</sup>. » La convergence avec les critiques formulées par Schwartz une dizaine d'années plus tôt est frappante. Pasquali s'inscrira dans la même ligne en plaçant en tête des conclusions générales de l'étude déjà citée une affirmation que la tradition de l'*Histoire ecclésiastique* illustrerait parfaitement: loin de dépendre toujours d'un unique archétype tardo-antique ou médiéval, les manuscrits conservés prolongent très souvent, directement ou indirectement, plusieurs éditions antiques<sup>51</sup>.

Je terminerai par quelques remarques de synthèse, dont l'ambition n'est pas d'innover, mais de tirer, de façon aussi équilibrée que possible, des leçons du cas fort complexe, mais exemplaire, de la tradition de l'*Histoire ecclésiastique* du point de vue de l'ecdotique.

En premier lieu, le caractère pluriel de nombreuses traditions, mis en évidence par Schwartz, Martin, Pasquali et bien d'autres a d'importantes conséquences sur les méthodes d'édition, en particulier sur la possibilité ou l'opportunité d'une reconstruction généalogique à l'aide d'un stemma. La méthode de Lachmann a des limites qui doivent être reconnues, elle n'est pas partout applicable. Bien plus: mis en œuvre de façon stricte et aveugle, sans tenir compte des phénomènes de contamination, des interventions des copistes et de la possibilité que certaines modifications du texte se produisent indépendamment dans des témoins sans lien entre eux, les principes lachmanniens peuvent conduire à de graves méprises, comme

---

l'aide de F(L), puisque ces manuscrits dérivent ultimement d'un parent de M, l'inverse pose un problème particulier: s'il s'agit d'éditer la recension constantiniennne, une corruption ne devrait être corrigée que dans la mesure où il paraît vraisemblable qu'elle n'appartenait pas dès l'origine à cet état du texte, étant donné que, de toute évidence, celui-ci comprenait déjà un certain nombre de corruptions.

<sup>48</sup> Schwartz, *GCS*9/3, p. CXLVI.

<sup>49</sup> V. MARTIN, *Les manuscrits antiques des classiques grecs et la méthode philologique. Leçon d'ouverture prononcée le 20 novembre 1918*, Genève, Impr. Albert Kundig, 1919, p. 16s. V. Martin ne cite nulle part Schwartz, mais il rejoint ses conclusions tant en ce qui concerne la reconstitution de l'archétype que sur les conséquences à tirer du caractère contaminé des traditions riches pour l'édition du texte (voir en particulier les p. 17-20 de son opuscule). Sur sa méthode d'édition, voir A. DAIN, «Edition des textes classiques. Théories et méthodes», dans ASSOCIATION GUILLAUME BUDE (éd.) *Congrès de Nîmes, 30 mars – 2 avril 1932. Actes du Congrès*, Paris, Les Belles Lettres, 1932, p. 75s. Il faut toutefois noter que, comme celui de Schwartz, l'éclectisme prôné par Martin ne s'affranchit nullement de la nécessité d'étudier la tradition du texte, pas plus qu'il ne renonce à les classer en familles: «L'éditeur moderne ne pourra pas renoncer à établir des familles de manuscrits, ce qui simplifie son travail, mais chacune aura voix au chapitre lorsqu'il s'agira de constituer le texte définitif» (p. 20).

<sup>50</sup> V. MARTIN, *op. cit.*, p. 17.

<sup>51</sup> G. PASQUALI, *op. cit.* (n. 4), p. XV.

l'illustre le cas des *Géoponiques*. La méthode n'est pas pour autant à rejeter et, appliquée avec discernement et à propos, elle rend d'insignes services<sup>52</sup>. Il faut en outre tenir compte d'un point important, même si l'exemple de l'*Histoire ecclésiastique* ne l'a pas mis en relief : autant que possible, la méthode de Lachmann ne doit pas être mise en œuvre isolément : plus encore que les fautes de copie, les accidents matériels subis par un témoin et leurs séquences dans sa descendance permettent d'établir des parentés entre les manuscrits<sup>53</sup>. La construction d'un stemma n'est certes pas indispensable à la qualité d'une édition — celle de Schwartz le prouve amplement —, mais, là où un arbre généalogique peut être dessiné, un archétype reconstitué, ces outils sont utiles. En outre, dans bon nombre des cas où ils s'avèrent incapables de rendre compte de l'ensemble de la tradition d'un texte, les principes lachmanniens pourront tout de même éclairer certaines de ses parties.

Deuxièmement, l'on doit notamment à Schwartz d'avoir rappelé l'importance des relations horizontales dans de nombreuses traditions textuelles. Il ne faudrait toutefois pas perdre de vue la primauté de la dimension verticale : toute tradition textuelle ancienne ou médiévale est par essence verticale — c'est l'évidence même. Il n'est pas rare que vienne s'y ajouter une dimension horizontale, mais ce phénomène n'est pas inévitable. De ce point de vue, la recherche des parentés à l'aide des accidents matériels et des fautes communes me paraît jouir d'une priorité méthodologique : la renonciation au stemma ne devrait pas être un choix prédéfini ; elle ne se justifie que dans le cas de traditions suffisamment contaminées pour que la transmission horizontale brouille les rapports généalogiques et les rende impossibles à saisir, comme on le constate dans la tradition de l'*Histoire ecclésiastique*. Chez Schwartz, l'identification de recensions fonctionne comme une antithèse à l'archétype et au stemma<sup>54</sup>, en tous cas pour les textes dont la tradition est riche. Ne gagnerait-on pas à considérer ces outils de façon complémentaire ? Le stemma rend parfaitement compte d'une tradition uniquement verticale ; l'identification de recensions est susceptible d'éclairer des traditions contaminées, comportant une forte composante horizontale. Ne s'agit-il pas en fin de compte de deux outils adaptés aux deux extrémités d'un dégradé allant de la tradition non contaminée à la tradition surcontaminée ? Une représentation stemmatique est d'ailleurs susceptible, jusqu'à un certain point, de rendre compte de contaminations.

Troisièmement, la philologie du XX<sup>e</sup> siècle a fait justice aux copistes en réévaluant leur rôle. Il est sans doute exagéré de considérer que le processus de copie est fondamentalement un processus d'édition, comme le fait Schwartz. Il n'en demeure pas moins que le phénomène

<sup>52</sup> Sur la valeur et les limites de cette méthode, voir les intéressantes remarques d'A. DAIN, *op. cit.* (n. 49), p. 70-73. Sur le problème particulier de sa tendance à produire des stemmas bifides, qu'il n'est pas possible d'aborder ici, voir P. MAAS, *op. cit.* (n. 30), p. 26-30 ; Dain, *op. cit.*, p. 78-85 ; Irigoien, « Stemmas bifides et états de manuscrits », *op. cit.* (n. 35), p. 67-77 (première parution dans la *Revue de Philologie* 28 [1954], p. 211-217) ; M. D. REEVE, « Stemmatic Method: 'qualcosa che non funziona' ? », dans P. GANZ (éd.), *The Role of the Book in Medieval Culture. Proceedings of the Oxford International Symposium, 26 September – 1 October 1982* (*Bibliologia* 3), Turnhout, Brepols, 1986, p. 57-69 ; S. TIMPANARO, *op. cit.* (n. 21), p. 157-187 et 207-215 (consulter aussi les compléments bibliographiques apportés par G. W. Most aux p. 237s.).

<sup>53</sup> C'est la méthode parfois associée au nom d'A. J. CLARK (*Descent of Manuscripts*, Oxford, Clarendon Press, 1918). C'est à raison qu'A. DAIN lui attribue la priorité sur la méthode de Lachmann : son application « donne d'une façon sûre les grandes lignes du classement, mais le détail de ce classement n'est d'ordinaire pas atteint partout. Pour l'obtenir, on aura recours à la méthode de Lachmann : comme le classement est déjà avancé, les inconvénients possibles de cette méthode ne se font plus sentir » (*op. cit.* [n. 49], p. 84s.).

<sup>54</sup> Il est toutefois nécessaire de rappeler que les recensions identifiées par Schwartz sont loin de se résumer à une dimension horizontale, même si, dans l'analyse de la tradition de l'*Histoire ecclésiastique*, recension et contamination vont fréquemment de pair. En effet, si le phénomène des recensions est une source majeure de contamination lorsque les copistes procèdent par comparaison de manuscrits, il ne se ramène pas à cette méthode. L'analyse que Schwartz fait de la recension ATER l'illustre bien : l'un de ses traits marquants est certes la contamination entre deux éditions différentes de l'ouvrage d'Eusèbe, mais elle consiste également, et tout autant, dans une révision du texte, dont le passage de la *Lettre à Aristide* examiné plus haut est un exemple éloquent. Inversement, la contamination peut également se produire par d'autres voies que celle de la recension, par exemple lorsqu'un lecteur reporte en marge ou entre les lignes des variantes d'un autre manuscrit (telle est la cause la plus fréquente de contamination selon P. MAAS, *op. cit.* [n. 30], p. 8s. [§ 10]) ou que l'on recourt à un autre témoin pour réparer la perte accidentelle de quelques feuillets.

des recensions et rééditions de textes doit impérativement être pris en compte. À côté de véritables éditions révisées, qui peuvent parfois modifier profondément un ouvrage sans en changer le titre ou le nom d'auteur, il faut évidemment tenir compte de tout un dégradé d'interventions des copistes, collationnant plusieurs manuscrits, corrigeant leur texte à l'aide d'un autre témoin, améliorant le style, etc. Ces phénomènes sont particulièrement fréquents pour les œuvres anonymes ; c'est évidemment le cas des textes apocryphes, mais c'est aussi celui de traités ou de recueils techniques : le cas des *Géoponiques* que j'ai abordé ici l'illustre à merveille pour ce qui est de la littérature profane, mais les chaînes exégétiques fourniraient des exemples des mêmes procédés dans le domaine théologique. L'on se sent naturellement plus de liberté face à un texte sans nom d'auteur ou de nature utilitaire<sup>55</sup>. Les œuvres de grands auteurs classiques ou chrétiens ne sont pas pourtant à l'abri de ce type d'interventions. L'édition dont dérivent ATER n'en est que l'un des nombreux exemples ; dans le domaine profane, l'on pourrait citer celui de l'*Histoire véritable* d'Élien, qui ne nous est parvenue que dans une version partiellement épitomisée.

Enfin, un mot sur l'éclectisme. Jean Irigoien écrivait à raison que le choix aura toujours sa place en philologie, mais qu'il faut autant que possible en restreindre le champ<sup>56</sup>. L'éclectisme ne saurait constituer une méthode en soi : il est fonction de la contamination. Cependant, même dans le cas d'une tradition surcontaminée comme celle de l'*Histoire ecclésiastique*, outre des critères internes, l'étude de l'histoire du texte peut offrir des repères qui limitent l'arbitraire du choix. Le plaidoyer de Schwartz contre l'usage du stemma ne saurait être interprété comme une renonciation à tout critère historique.

Cette dernière remarque me paraît montrer qu'il ne s'agit pas d'opposer une « méthode de Schwartz » à la méthode de Lachmann. Face à une tradition, et surtout face à une tradition complexe, il s'agit d'abord de reconstituer autant que possible l'histoire du texte. Ce sont en effet les particularités de chaque tradition qui doivent déterminer les outils que le philologue mettra au service du texte. A. Dain l'a très bien formulé : « Il ne peut y avoir en philologie de règle s'appliquant à tous les cas. Mais on ne saurait affirmer d'une manière générale que l'étude de l'histoire de la tradition d'un texte ne puisse guider le philologue dans son travail d'édition<sup>57</sup>. »

---

<sup>55</sup> Voir à ce propos les réflexions de G. BJÖRCK, *Apsyrtus, Julius Africanus et l'hippiatrique grecque* (Uppsala Universitets Årsskrift 1944, 4), Uppsala, A.-B. Lundequistska, 1944, p. 27s.

<sup>56</sup> « Le problème du choix en philologie se pose toujours, à un moment ou à un autre, mais il faut en restreindre le plus possible le champ d'action. Ce n'est pas là réduire la liberté du philologue, c'est lui donner l'occasion de n'exercer son art qu'à bon escient » (J. IRIGOUIN, *op. cit.* [n. 35], p. 21).

<sup>57</sup> A. DAIN, *op. cit.* (n. 49), p. 76.